DISCOURS,

Coe
FRC
8420

Imprimés par ordre de la Société Fraternelle de patriotes, de l'un & de l'autre sexe, de tout âge & de tout état, séante aux Jacobins, rue Saint-Honoré.

A PARIS.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

DISCOURS,

Imprimés par ordre de la Société Fraternelle de patriotes, de l'un & de l'autre sexe, de tout âge et de tout état, séante aux Jacobins, rue Saint-Honoré.

A M. CHARLES DE LAMETH, député d'Artois à l'Assemblée Nationale.

ILLUSTRE CITOYEN,

RECEVEZ aujourd'hui les vœux que fait, pour votre prompt rétablissement, la société fraternelle de patriotes de l'un et de l'autre sexe, de tout âge et de tout état, séante aux jacobins saint-honoré. Cette société prend le plus vif intérêt à votre conservation.

Elle estime et chérit en vous l'un des plus fermes défenseurs de la liberté des français. Souffrez donc qu'elle vous reproche d'avoir exposé des jours aussi précieux. Ils ne sont plus à vous ces jours; ils sont à la patrie; elle seule a le droit d'en exiger le sacrifice. Un

Socrate, dont toutes les maximes sont dans votre cœur, vous rappelle ce souvenir. Qu'il ne vous échappe jamais, et que la fausse interprétation de l'honneur ne vous fasse plus oublier le devoir d'un parfait citoyen, et ne vous porte plus à plonger dans la plus vive douleur une mère, une épouse, et la France entière. Il faut aux trois, votre promesse; elles l'attendent pour se rassurer, sécher leurs larmes, et se réjouir de votre guérison prochaine; & si vous les aimez, comme elles ont lieu de le croire, un tel engagement ne doit pas vous coûter.

La députation présente doit le rendre à sa société, pour la ravir de joie, et la flatter du plus doux espoir, celui de vous posséder un instant, & bientôt au passage du club des amis de la constitution.

Vous verrez des frères, vous verrez de sœurs, de tout âge et de tout état, qui sont unis ensemble étroitement par les nœuds indissolubles & les plus beaux de l'amour de la patrie; ils sont prêts à verser tout leur sang pour elle et pour vous, si vos ennemis, qui seroient les leurs, osoient vous attaquer.

21 *Novembre* 1790.

Réponse de M. CHABROU, *député à l'Assemblée Nationale, à la lettre de M.* DANSARD, *qui le prioit de consulter le vœu de la société des amis de la constitution, dont il étoit alors président, sur l'admission de sa députation.*

MONSIEUR,

La société vient d'arrêter qu'elle recevroit de la part de celle que vous présidez la députation que vous m'avez annoncée, pourvu qu'elle soit entièrement composée d'hommes. C'est avec peine que la société met cette restriction à son arrêté. Rien ne seroit plus agréable pour elle que de donner aux excellentes citoyennes que vous avez réunies, des preuves de l'estime particulière qu'elle fait de leurs vertus et de leur patriotisme; mais des considérations importantes l'ont emporté à cet égard sur son inclination.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
CHABROU, président.

21 *Novembre* 1790.

A la société des amis de la constitution, sous la présidence de M. CHABROU, député à à l'Assemblée Nationale, & l'un des juges des tribunaux de district du département de Paris.

Monsieur le Président, & vous, Messieurs,

Le jour qui nous rassembla sous le même toît, sera le plus beau des jours de vos frères & de vos sœurs; il fera, dans l'histoire, une époque glorieuse pour la nation. Il fera connoître à l'univers entier que le feu du patriotisme embrâse le cœur des vrais français, & que nos ennemis n'ont qu'à trembler. S'ils osent nous provoquer encore, ils ne se relèveront jamais sous les coups que nous leur rendrons.

Nous sommes francs & généreux. Leur repentir, s'il est sincère, leur fera recouvrer en nous des frères & des sœurs, de l'amitié desquels ils n'ont jamais connu le prix. Pourquoi? Parce que la fausse grandeur & la vaine opulence, qui les environnoient & les éblouissoient, les faisoit croire qu'ils étoient d'une autre nature, & que l'encens, la pourpre & les honneurs leur étoient dûs, lorsqu'ils n'étoient que des usurpateurs de ces riens personnifiés, & de ces rivolités mondaines.

A l'école de nos immortels législateurs, à la votre, Messieurs, de combien d'erreurs insensées seroient revenus, sans efforts, nos ennemis, si, dirigés par la droiture & leur intérêt véritable, ils l'eussent fréquentée ? Ah ! plaignons leur égarement ! il est déplorable. Ils ont des yeux, ils ne voient pas ; ils ont des oreilles, ils n'entendent pas, ou plutôt ils n'écoutent que ceux qui sont trop fidèles à l'engagement de les tromper, & dont ils dévorent les écrits funestes.

Ils ont beau se flatter d'espérance ; elle est vaine, & vaine absolument. Nous touchons à l'heureux port, grace au divin pilote qui, vous & nous, nous a conduits, pour ainsi dire, par la main dans une isle qui nous promet tous les bonheurs possibles, à la charge bien naturelle de la culture ; & nos bras, tout foibles qu'ils sont, ne manqueront jamais à seconder la force & la puissance des vôtres.

Telle est, Messieurs, la promesse que nous vous faisons, & que nous signerions de notre sang.

C. DANSARD, président de la société fraternelle de patriotes, de l'un et de l'autre sexe, de tout âge & de tout état, séante aux jacobins-saint-honoré.

21 *Novembre* 1790.

A M. Charles de Lameth, député d'Artois à l'Assemblée nationale, lors de sa visite à la Société Fraternelle.

ILLUSTRE CITOYEN.

Nous n'avons que le langage du cœur à vous tenir.

Ce jour, où nous avons le bonheur de vous voir & de vous posséder, est un des plus beaux jours de notre vie ; & nous l'attendions avec l'impatience qui meut & fait courir un cerf altéré, pour chercher & trouver une source d'eau vive.

Il ne sera pas obmis dans l'histoire ; & celle de notre révolution, la plus heureuse & la plus étonnante, le célébrera sans doute avec magnificence, si l'auteur est fidèle à recueillir les traits du zèle & du patriotisme qui nous anime tous, & nous feroient braver mille dangers pour la patrie, & tous ses défenseurs.

Aux preuves éclatantes & soutenues, que vous avez toujours données, d'amour pour notre mère commune ; on reconnoit en vous, & l'on admire un Brutus, aussi ferme, aussi courageux, que le fut l'ennemi des superbes Tarquins, cette race maudite, & justement chassée de Rome.

Les rois, autrement ces fléaux des peuples, depuis l'énorme & monstrueux abus de l'autorité qui leur fut confiée, & qu'ils n'avoient reçue que pour les gouverner avec la sagesse des Caton, & la piété des Titus ; ces rois, dis-je, n'auroient surement pas porté si loin l'empire de la tyrannie, s'ils avoient eu contre eux, & pour nos pères, victimes de leur barbarie, des Lameth, des Barnave, des Mirabeau, des....., Dispensez-moi, je vous prie, de nommer tous nos défenseurs, dont les noms immortels & chers sont gravés dans nos cœurs, avec les traits de la plus haute estime, & du respect le plus profond.

Que d'actions de graces nous avons à rendre au ciel, de ce que favorable à nos vœux, & exauçant nos prières, il finit nos allarmes, il nous console. Il a permis que vos jours précieux fussent menacés, & que la splendeur de notre constitution naissante fut à la veille d'être obscurcie par un crêpe funèbre, pour faire éclater notre juste douleur, exciter le désespoir de nos ennemis, non moins cruels qu'insensés, & se déclarer le plus évidemment, le protecteur du bon peuple français, & l'appui de sa cause. Elle est donc gagnée ! Oui, sans doute, & la divine puissance qui vient d'opérer votre

prompte guérison, nous l'atteſte, & nous autorise à crier tous, & unanimement en son nom, pour sa gloire, & pour notre bonheur: vive! vive notre brave & généreux défenseur!

5 *Décembre* 1790.

A la société des amis de la constitution, sous la présidence de M. Mirabeau, député à l'assemblée nationale.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

Lorsque l'Europe entière, ou plutôt l'univers doit admirer la sublimité des décrets, que vous préparez, & qui se rendent dans l'assemblée nationale, aux acclamations d'un nombreux concours de citoyens, la société fraternelle dont vous voulez bien souffrir le voiſinage, ne peut & ne doit différer plus long-temps de venir vous offrir son tribut d'admiration & de reconnoissance.

Un corps trop long-temps formidable, armé des foudres du vatican, qu'il faisoit tomber à

sa voix, ce corps est à battu. L'Hercule (1), qui l'a terrassé vous préside, messieurs, & vos suffrages ont couronné ses talens & sa gloire.

On voit avec pitié s'agiter encore sur la poussière, ce corps, qui dédaignoit l'habit de son état, parce qu'il étoit loin d'en avoir les vertus, que dis-je ?..... Il ne connoissoit plus son origine, & le retranchement de l'excès de ses biens va la lui rappeller. Il étoit superbe & fastueux; &, peut-être deviendra-t-il humble & modeste.

Il aimoit les plaisirs, & s'enivroit souvent en buvant dans leur coupe; &, peut-être la pénitence dont il devoit donner l'exemple, va-t-elle faire ses plus chères délices. Et, alors que d'honneurs mérités lui seront rendus ! Qu'il bénira la révolution qui l'aura mis dans la nécessité de laisser opérer en lui, la plus belle métamorphose ! O qu'heureux il s'estimera ! Que sa nouvelle vie sera pure ! En un mot, elle sera digne du Dieu, que nous révérons tous, & dont, hélas ! ce corps ne rougissoit plus de déchirer l'image.

---

(1) M. Mirabeau.

Il portoit sur sa poitrine, & du côté du cœur, une croix parce qu'elle étoit d'or, & que l'éclat de ce métal lui répondoit des jouissances, dont il étoit insatiable, & que toujours il achetoit au mépris de la réligion & de l'humanité, je n'ai fait qu'ébaucher les abus criminels de ce corps abattu. Cependant, MM. à l'horreur que vous en concevez, & que je lis sur vos visages, je reconnois la joie que vous avez de sa défaite, & nous la partageons.

Nous sommes, & nous serons jusqu'au dernier soupir, unis à vous, si vous le permettez, par les nœuds les plus sacrés de la fraternité. vos ennemis seront les nôtres; & dans le combat que nous ne provoquerons jamais, notre sang coulera toujours le premier, pour acheter, s'il le faut, la victoire, qui interressera votre salut & le bonheur général.

Telles sont, Messieurs, les assurances que la société fraternelle vous supplie d'agréer.

Ah! que je suis heureux d'être, aujourd'hui, l'interprète de ses sentimens, du haut d'une tribune, où les Cicéron & les Démosthène qui m'environnent, sont seuls dignes de monter, & d'exciter les applaudissemens du cœur.

8 *Décembre* 1790.

Commandements de la Patrie.

Avec ardeur tu défendras
Ta liberté dès-à-présent.
Du clergé tu supprimeras,
La moitié nécessairement.
De tous moines tu purgeras
La france irrévocablement,
Et de leurs mains tu reprendras
Les biens volés anciennement.
Aux gens de loi tu couperas
Les ongles radicalement.
Aux financiers tu donneras
Congé définitivement.
De tes impôts tu connoîtras
La cause & l'emploi clairement;
Et jamais tu n'en donneras
Pour engraisser un fainéant.
De bonnes lois tu formeras;
Mais simples, sans déguisement.
Ton estime tu garderas
Pour les vertus, & non l'argent.

847

Aux dignités tu placeras
Les gens de bien soigneusement ;
Et sans grace tu puniras
Tout pervers indistinctement.
Ainsi faisant, tu détruiras
Tous les abus absolument,
Et dès-lors tu deviendras
Heureux & libre assurément.